

1964-05

LA MISSION DIOCESAINE DE NICOLET AU BRÉSIL

Conférence donnée le 15 avril 1964 aux Missionnaires en congé, par M. l'abbé Dancause, du diocèse de Nicolet.

Il est un proverbe brésilien qui dit: "Deus escreve reto com linhas tortas", "Dieu écrit droit avec des lignes courbes". Rassuré par ce dicton populaire, je vous livre donc ces quelques lignes sur le Brésil, m'en remettant à votre bonne volonté et à la grâce de Dieu pour qu'elles vous apparaissent aussi droites que possible. J'ai vécu au Brésil une vingtaine de mois, à la mission nicolétaine, il y a de cela trois ans. Je fais appel à votre expérience personnelle des missions pour compléter parfois le manque de relief au tableau qui vous sera exposé.

Vous connaissez déjà le fait de l'aventure missionnaire de divers diocèses du Québec et du Canada pour aider l'Amérique latine. Le diocèse de Nicolet a sans doute le mérite d'avoir été le premier à risquer l'aventure. Dans quelles circonstances? L'une des circonstances est celle-ci: en l'année mariale 1954, le Délégué Apostolique du temps, Mgr Panico, venait présider le congrès marial à Nicolet. Mgr Panico connaissait déjà les problèmes de l'Amérique latine, pour y avoir vécu. Son nouveau secrétaire, qui était son neveu, arrivait de la prélature de Pinheiro, dans l'Etat du Maranhão, au Brésil, où il appartenait à une communauté italienne des missionnaires du Sacré-Coeur. C'est à l'occasion du rappel de ce missionnaire par le Délégué Apostolique du Canada, que l'évêque de Pinheiro, Mgr Ungarelli, demanda de l'aide à l'Eglise du Canada. Mgr Panico transmit cet appel au secours à l'évêque de Nicolet, Mgr Albertus Martin. Et Mgr Martin acquiesça. Même si le diocèse de Nicolet est assez bien pourvu de prêtres, soit 1 prêtre pour 480 fidèles, il fallait tout de même un certain goût du risque ou de la confiance en la Providence, pour assumer les frais d'entretien d'une mission diocésaine. Mgr Martin jugea bon de tenter l'expérience missionnaire.

L'année suivante, en juillet 1955, trois volontaires, les abbés Caya, Picard et Proulx, s'embarquaient pour le Brésil. Tous trois avaient connu le ministère paroissial; les abbés Caya et Picard étaient aumôniers de religieuses au moment de leur départ. Ils partaient avec leur seule bonne volonté, s'en remettant, pour leur formation missionnaire et l'orientation de leur travail à leur nouvel évêque, arrivé au Brésil en 1945, et qui besognait avec une quinzaine de Pères dans une prélature de 24,000 milles carrés, soit 1/7 de la superficie de l'Italie, et une population de 260,000 âmes (en 1960). Depuis, la prélature a été divisée. Les nouveaux arrivants prirent possession de deux paroisses, Guimaraès et Alcantara, comptant environ 45,000 âmes disséminées sur un territoire égal à la moitié du diocèse de Nicolet.

I. Situation de la mission nicolétaine dans le contexte social et religieux du nord-est du Brésil.

Géographiquement, la mission est située sur le littoral de l'Atlantique, à moins de deux degrés de latitude sud de la ligne de l'équateur. C'est le climat équatorial, climat chaud et humide, où le thermomètre ne descend jamais plus bas que 72 °, la nuit, et ce rarement, au plus creux de la saison des pluies.

Ce territoire fait partie de ce qu'on appelle là-bas le nord-est brésilien, mais à la frontière de l'Amazônie et du nord-est. Les diocèses de Sherbrooke et de St-Hyacinthe venaient rejoindre Nicolet, les années suivantes. Nous sommes trois voisins, quoique la distance entre les presbytères soit de 50 à 80 milles.

Afin de mieux comprendre le travail de nos missionnaires, il serait bon de donner quelques grandes lignes sur le Brésil et sur le contexte social et religieux du nord-est brésilien.

Comme dans tous les pays de l'Amérique latine, nous rencontrons là-bas de grands contrastes entre la richesse et la pauvreté. Des villes étincelantes comme Rio et Sao Paulo, sont ceinturées de "favelas" où les immigrants des campagnes s'entassent par centaines de milliers. Toutes les villes d'ailleurs connaissent le même problème. On entend dire souvent que les classes sociales se divisent en deux parties: les très riches et les très pauvres. C'est peut-être simplifier un peu la situation. En quelques mots, on pourrait comparer le Brésil à un édifice de trois étages, ou plutôt à une pyramide divisée en trois parties inégales: au sommet, à la pointe, une élite qui possède richesse et culture, peut être 3 ou 4% de la population sur un nombre de 75 millions. Ajoutons à cette partie les professionnels, les universitaires et quelques autres, et disons que la pointe de la pyramide représente 10% de la population vivant à l'heure du 20e siècle.

Une seconde partie de notre pyramide pourrait représenter 25% de la population, et elle est composée de politiciens, fonctionnaires, commerçants ou d'ouvriers à salaire stable. A nos yeux, ces gens paraissent avoir un niveau de vie plutôt modeste, mais tout de même, ils jouissent de certains services, comme les hôpitaux, les écoles, etc., et ils vivent.

Enfin le bloc de base de la pyramide, les 2/3 de la population, ou tout au moins la moitié, se compose de gens pauvres, même misérables, ordinairement laissés pour compte, habitant pour une bonne part les bidons-villes, les favelles ou l'immensité du nord-est brésilien. Cette proportion des 2/3 de pauvres atteint 96% dans la prélatrice où vivent nos missionnaires.

Le nord-est, formé de neuf Etats, englobe un peu plus du tiers de la population du Brésil, soit près de 30 millions. Le nord-est, au dire des observateurs, non seulement c'est la pauvreté, mais la souffrance et la misère. Le niveau de vie y est le plus bas du continent, avec la république d'Haïti. Le revenu annuel est inférieur à \$ 85, et il baisse constamment. Beaucoup de travailleurs agricoles reçoivent de 15 à 20 cents par jour de salaire. C'est le salaire normal à Guimaraës, et parfois moins. Quelques "fazendeiros", ou propriétaires agricoles, utilisent encore le système de jetons pour payer leurs employés. Ceux-ci doivent acheter à la cantine du patron ce dont ils ont besoin en nourriture et vêtements. A côté des grands producteurs, les simples cultivateurs pratiquent un mode d'agriculture rudimentaire: ils sèment riz, manioc, canne à sucre, après avoir déboisé quelques acres de terre et brûlé les arbres abattus. Chaque clairière ne donne pas plus qu'une ou deux récoltes. L'année suivante, il faut recommencer plus loin. Les cultivateurs paient une redevance aux propriétaires fonciers. Les pêcheurs ne sont pas mieux pourvus. C'est le stade de la subsistance. Et que dire de tous les problèmes provoqués par le bas niveau de vie? On appelle souvent le nord-est le polygone de la faim. La faim existe à tous les niveaux.

Il serait trop long et trop pénible de cataloguer toutes les misères. Voici seulement quelques aperçus: dans ces régions, une moyenne de 400 enfants sur 1,000 meurent avant d'avoir atteint l'âge d'un an; la moyenne de vie est de 27 ans pour les hommes, un peu plus pour les femmes. L'analphabétisme atteint une grande majorité de la population. A ce sujet, je me souviens d'avoir rencontré une institutrice elle-même analphabète; elle enseignait l'hymne national à ses élèves. C'était une nomination politique. A l'arrivée des Nicolétains, il n'y avait que deux écoles primaires complètes jusqu'à la 5e année. Quelques autres donnaient les deux premières années, parfois la troisième.

Il ne faut pas se surprendre que dans un tel climat de misère commence à s'agiter une foule mécontente, du moins dans les populations plus évoluées, un peu au courant de la marche du monde actuel. Les propriétaires terriens, de leur côté, dénoncent à grands cris le communisme, et plutôt que de répondre aux justes réclamations de leurs employés postent des soldats autour de leurs usines et de leurs plantations. La situation politique actuelle du Brésil semble refléter pour une part la réaction des forces possédantes aux projets de réforme agraire de l'ancien Président Goulart. La situation est complexe, même pour les Brésiliens. Une note parue dans le Bulletin de la Conférence Catholique Canadienne mentionnait dernièrement que l'Action Catholique de Belo Horizonte, après entente avec l'archevêque, publiait un communiqué dans lequel elle désapprouvait l'attitude prise quelques jours auparavant par certains militants d'Action catholique qui, chapelet à la main, empêchèrent par la force une manifestation en faveur de la réforme agraire organisée par le beau-frère du Président Goulart. Le communiqué concluait: "Les chrétiens du Brésil doivent considérer avec compréhension, sinon avec sympathie, les phénomènes de transformation de structures sociales. Nous avertissons nos frères que les sentiments religieux ne peuvent être utilisés comme instruments politiques au service du " statu quo ", qui ne répond certainement pas aux commandements de Dieu et aux enseignements de N.-S. Jésus-Christ." (CCC, 10 mars 1964).

Le Brésil vit donc des heures révolutionnaires. Une transformation de structures s'impose. Cette transformation s'opérera-t-elle par la révolution sanglante? Le peuple brésilien n'est pas révolutionnaire par tempérament. Mais qui peut prévoir l'avenir?

Pour compléter le tableau social de Guimarès et d'Alcantara, il faut savoir que leur population est composée en bonne partie d'esclaves à peine affranchis, population mulâtre et noire mêlée à une moitié de purs blancs. L'esclavage n'a été aboli au Brésil qu'en 1888. Toute la vie économique de jadis reposait sur le travail des esclaves. Affranchis, ils furent abandonnés à eux-mêmes, et les descendants immédiats ont gardé la mentalité de leurs pères. On n'a pas d'idée de la manière que des siècles d'esclavage façonnent les hommes, et les maîtres et les esclaves. Et aujourd'hui encore, même si l'esclavage est aboli, l'esprit de l'esclavage subsiste, un esprit infra-humain, extrêmement pénible à la réflexion. Enfin les noirs ont amené d'Afrique leurs cultes païens, enrichis aujourd'hui d'éléments du culte catholique, surtout le culte de la T.S.Vierge. Ces rites ont donné naissance à différentes manifestations superstitieuses, comme le macumba et différentes choses du genre.

Si nous regardons le côté religieux du pays, maintenant, là comme ailleurs, une grande transformation s'impose. Le Brésil est le pays qui compte le plus grand nombre de catholiques au monde. Mais c'est un catholicisme de masse, surtout dans nos régions. La population du pays est baptisée à plus de 90% et bien qu'elle soit très attachée affectivement à la religion, elle n'est pas évangélisée. Le manque de prêtres est l'une des causes.

Comment se comporte le catholicisme dans nos milieux? A ce sujet, j'aimerais à vous donner quelques extraits du journal de Mgr Cambron qui fut le fondateur de la mission de Sherbrooke au Brésil, en 1958. Depuis il a été nommé recteur du Grand Séminaire de Tegucicalpa, au Honduras, pour la Commission Episcopale Catholique Canadienne de l'aide à l'Amérique latine. Un article paru dans la Nouvelle Revue Théologique, en février 1961, signé par le Père Lepargneur, o.p., a présenté l'expérience de Mgr Cambron. Ce dernier, dans son journal, a décrit admirablement les conditions de vie humaine et religieuse de cette terre en friche.

" J'ai découvert un individualisme généralisé, fruit de la misère, une désintégration par putréfaction. Combien de filles sans homme, entourées de nombreux enfants. Combien vivent de façon désordonnée, homme d'une autre femme avec femme d'un autre homme nourrissant des fils qui ne sont pas d'eux. La communauté de base n'existe pratiquement pas. Le mariage catholique est méprisé par le seul fait qu'il sert fréquemment à résoudre des situations criminelles. Une seule loi existe, en somme, celle de l'intérêt du moment: la nourriture, le désir du plaisir, l'oisiveté. La famille n'apparaît pas, en leurs moeurs, comme un idéal, un souci, un besoin." (27/2/1960.)

Cela est dit, évidemment, d'une façon générale. Mgr Cambron note bien dans son journal: " Le prêtre découvre un phénomène de nature et de grâce. Chaque milieu comporte de vrais chefs et de vrais apôtres", comme dans toutes les classes de la société, là-bas. Nous nous rendons compte de la chose. Il suffit parfois d'une famille dont le père ou la mère ont reçu un peu d'instruction, pour conserver la foi dans un village, et alors la catéchèse est accueillie comme un présent du ciel... Mais, d'une façon générale, les gens ont surtout gardé de la religion des fêtes folkloriques, comme les fêtes patronales, exploitées par les commerçants du lieu, à qui les églises appartiennent, assez souvent. Pour ce qui regarde la conversion au vrai christianisme, la masse paraît apathique. Mgr Cambron a constaté encore ceci: " En majorité, mes gens n'ont pas la foi. Du moins, je le pense. Ils sont baptisés, mais ils n'ont pas entendu la parole qui donne la foi; la foi naît de la prédication..."

A côté de ce bilan négatif, il faut, en toute honnêteté, donner aussi le beau côté du Brésil. Mêlées à toutes ces misères, il y a les contrastes de l'âme brésilienne. Un journaliste canadien, André Patry, écrivait dans " le Devoir " : au retour d'un voyage dans le nord-est du Brésil: " Le peuple brésilien est l'un des plus généreux et des plus hospitaliers de la terre. Quand on a vécu parmi eux, on ne peut plus se passer d'eux. Ils apportent aux rapports humains une dimension trop souvent absente en Amérique du Nord et ailleurs: le sens de la fraternité. Pour eux, il n'y a pas de races; il n'y a que des hommes. Quand il se sera libéré de l'exploitation à laquelle le soumet odieusement une poignée de féodaux et de politiciens, le peuple brésilien jouera un rôle de tout premier plan en faveur de l'harmonie internationale. Car il est doux, il est bon, il est généreux." J'ai cité ces lignes par souci de vérité et aussi pour acquis de conscience. Avant de partir du Brésil, une institutrice me demanda: " Padre, qu'allez-vous dire de nous au Canada? " Vous voyez qu'ils sont bien humains. On aurait profit à approfondir leurs catégories de pensées; mais malgré cela, les problèmes demeurent.

II - DIVERSES EXIGENCES DE LA MISSION .

Et face à tous ces problèmes: paupérisme, libéralisme économique, ignorance sous toutes ses formes, esclavage larvé, qu'est-ce qu'une poignée de missionnaires peuvent bien faire dans une telle galère? Les trois Nicolétains de 1955 sont aujourd'hui 42. Une centaine en tout avec les confrères de St-Hyacinthe et de Sherbrooke. L'effectif missionnaire de Nicolet se divise comme suit: 7 laïcs, dont 3 hommes et 4 femmes; 15 Soeurs Grises, 15 Soeurs de l'Assomption et 8 prêtres, y compris le dernier groupe de missionnaires partis en décembre.

A Guimaraès, les deux laïques femmes appartiennent aux missionnaires laïques de Notre-Dame de Montréal. L'une était institutrice, et elle exerce là-bas divers métiers, et l'autre infirmière. Les deux hommes, l'un arriéré: en 1956, s'occupent du travail matériel de la mission. A Alcantara, les deux laïques femmes, les deux cousines, dont l'une est infirmière et l'autre gouvernante de presbytère, tout en accomplissant un travail social, sont actuellement aux études à Sao Paulo.

L'autre laïc, un jeune homme, fut professeur à Guimaraès et il se rend utile maintenant à Alcantara. Ces laïcs témoignent par l'exemple de leur vie chrétienne, leurs contacts avec les gens, tout en aidant grandement à la mission.

Il était question, dans le plan initial de la conférence que vous avez reçu, d'expériences de la mission. Disons que ces expériences vont se résumer aux diverses oeuvres de nos missionnaires. D'une façon générale, les nôtres tendent à accomplir là-bas un travail d'humanisation et d'évangélisation. Il faut aussi aider l'homme. Mais comme missionnaire catholique, le but essentiel demeure l'annonce de la " Bonne Nouvelle".

Les religieuses continuent là-bas les oeuvres de leur communauté d'origine. La communauté des SS. Grises arrivée à Alcantara en avril '56 y a fondé un dispensaire. Songez qu'il n'y avait pas un seul médecin sur tout le territoire de la mission. Le dispensaire d'Alcantara répond à 800 ou 1,000 consultations par mois, pour enfants et adultes. Ajoutons à cela les visites à domicile, parfois des visites à l'intérieur. Les principales maladies? Les maladies parasitaires, infectieuses, vénériennes, très répandues, la malaria, un peu de lèpre, etc.

En 1962, les SS. Grises ouvraient un second dispensaire, cette fois à Guimaraès. Ici elles ont commencé à former quelques auxiliaires: hommes et femmes de l'intérieur. Ces cours d'auxiliaire en nursing s'adressent également aux garçons et aux filles catéchistes. Il y a aussi des cours d'hygiène et de puériculture. Les laïques secondent les religieuses dans leur travail. A Alcantara, les SS. Grises ont organisé une école du soir pour les jeunes gens et les adultes, ainsi qu'une école de couture, sans compter les leçons de religion. Les SS. Grises se préparent pour très bientôt à fonder dans la ville de Saçuis, la capitale de l'Etat du Maranhão, un service social. Ce travail d'ordre caritatif, exerce auprès des gens une douce influence de charité, qui rend la mission sympathique et soulage beaucoup de souffrances.

Les religieuses de l'Assomption de Nicolet arrivèrent, elles aussi, en 1956. Elles continuent leur oeuvre d'enseignement. L'an dernier, la mission comptait 726 élèves dans les diverses écoles: quelques écoles primaires, une école normale, une école de catéchistes, un jardin d'enfants, et 18 professeurs brésiliens soutenus par la mission. L'école normale comprend les quatre années de notre cours secondaire; elle accueille une centaine d'élèves, garçons et filles. Tous ne deviennent pas instituteurs, mais un certain nombre ont déjà commencé à enseigner dans le territoire de la mission ou à l'extérieur. Quelques heureux poursuivent plus avant leurs études. On compte une centaine de pensionnaires le long de l'année. Disons que les écoles fonctionnent à plein rendement; chaque année, on refuse de nombreuses demandes d'admission.

Une oeuvre particulièrement intéressante à Guimaraès, c'est l'école de catéchistes ou " l'Ecole de Foi", comme on l'appelle. En mars 1961, 26 candidats venus de différents coins de la Prélature commencèrent à suivre un cours de religion, avec l'intention de l'enseigner à leur tour dans leur patelin. L'an dernier, 31 élèves dont 11 hommes commençaient leur cours. L'âge requis est de 18 ans et plus. Autant que possible, on exige des aspirants qu'ils aient terminé une 5e année primaire. Mais il faut ordinairement se satisfaire de moins. Le cycle complet des études est de quatre mois, durant la saison des pluies, et pendant trois ans. Les catéchistes ne sortent donc pas de leur milieu durant de longs laps de temps. Ils reçoivent quatre heures par jour d'enseignement religieux. A cela s'ajoutent des cours de portugais, de calcul, d'art culinaire, de couture, d'hygiène et de puériculture et même d'artisanat.

Dans les autres temps de l'année, l'Ecole de Foi ^{la} donne des "cours intensifs" d'enseignement religieux de quelques jours ou de quelques semaines. Ceux qui ressentent de l'enthousiasme pour ces cours sont invités à s'inscrire aux cours réguliers, afin de devenir de vrais catéchistes.

Pour présenter l'enseignement religieux dans leur milieu, les catéchistes apprennent à profiter des quelques éléments de religion que leurs compatriotes possèdent déjà, comme les fêtes, les professions, les litanies... Ils organisent le culte dominical, qui consiste en une prière publique et des chants accompagnés de catéchismes aux enfants et aux adultes. La prière du dimanche est calquée sur la messe: la messe sans prêtre. Chaque mois, les catéchistes font un rapport sur leurs activités, par écrit, où ils précisent le nombre d'enfants et d'adultes venus aux réunions, visites aux malades, contacts avec la jeunesse, recherche de futurs catéchistes.

Un catéchiste à plein temps travaillant avec la mission depuis le début les visite régulièrement; de même les prêtres s'efforcent de se rendre dans leurs villages. Et de temps à autre, ils sont invités à des recollections. Leur travail est accompli bénévolement. L'intérieur de Guimarães compte maintenant 40 catéchistes, qui ont suivi en tout ou en partie les cours de catéchèse. A Alcantara, une catéchiste allemande, qui a vécu trois ans avec la mission, a organisé elle aussi son école de catéchistes avec une quinzaine de jeunes gens venus de l'intérieur du municípe.

Les SS. de l'Assomption ont fourni deux religieuses spécialisées en enseignement religieux et en catéchèse. L'une d'elle, la fondatrice de l'Ecole de la Foi, est revenue à Nicolet, comme il était convenu. Une autre se prépare actuellement à l'Institut de Catéchèse de Québec. Les SS. de l'Assomption dirigeront bientôt une école de catéchistes dans la ville de São Luis, destinée à servir tout l'Etat du Maranhão. Elle fonctionnera très bientôt.

Que dire maintenant du travail des prêtres missionnaires? Venus prêter main forte à une communauté missionnaire déjà sur les lieux, les Nicolétains continuèrent le travail traditionnel qui consistait à visiter les nombreux villages de l'intérieur, environ 200, pour administrer les sacrements de baptême, de pénitence d'eucharistie et de mariage, aux personnes qui les demandaient. On appelle ces visites des "desobrigas", mot portugais qui signifie "désobliger", c'est-à-dire "désobliger" du devoir pascal. Ces visites à l'intérieur accomplies durant les cinq ou six mois de la belle saison donnent l'occasion de rencontrer les gens, de faire connaissance. Mais sur le plan d'efficacité religieuse, il faut reconnaître que cette façon de faire est un pis-aller. C'est de la sacramentalisation sans évangélisation. Je me souviens entre autres d'un jour où je célébrais la messe dans un village de l'intérieur. Durant la messe, après la communion, une femme vint me trouver à l'autel, me donna la main, s'informa de ma santé, et me demanda de baptiser une statue de sainte Thérèse qu'elle tenait dans ses bras...

Par contre, le refus du baptême aux 1500 enfants qui se présentent chaque année amènerait les gens à passer au protestantisme. Encore là ne vaudrait-il pas mieux d'instituer un catéchuménat, même au prix de certains risques? Nous nous concentrons à la pensée que ces baptisés sont susceptibles d'être catéchisés un jour. Les catéchistes actuels réalisent peu cet espoir.

Le travail missionnaire des Nicolétains s'est intensifié dans les écoles. En plus des écoles dont il a été question et de l'Ecole de la Foi, où un prêtre travaille régulièrement, il serait bon de souligner l'oeuvre d'un petit séminaire, ou du moins ce qui porte le nom de "petit séminaire". Depuis 1957 ou '58, la

mission a reçu chaque année 25 internes de la Prélature, d'abord au cours primaire puis à l'école Normale. Ces élèves suivent les cours avec les autres, mais ils reçoivent une attention spéciale à l'internat. Ils sont appelés, avec certains élèves de l'école normale, à partager l'expérience de travail apostolique, surtout à l'occasion des visites à l'intérieur. L'internat permet d'opérer une sélection nécessaire, afin de trouver des candidats possibles au sacerdoce. Comparé à certains petits séminaires brésiliens où les jeunes portent soutane et chapeau romain, à l'âge de 13 ans (cela est peut-être changé maintenant, mais j'en ai vu), le règlement est souple et a le souci de s'adapter à ces jeunes qui passent de la vie libre de leur village de brousse à la vie d'internat. Quelques-uns ont terminé le secondaire pour continuer à étudier dans nos collèges. D'autres sont professeurs en attendant de poursuivre leurs études. Vous comprenez que le recrutement sacerdotal est extrêmement difficile, de même que le travail de formation et d'adaptation de la part du personnel dirigeant.

Auparavant le petit séminaire de la Prélature se trouvait à Pinheiro; après 20 ans, l'évêque eut la joie d'ordonner deux de ses élèves, et deux autres se préparèrent dans une maison de la communauté. Cette année, l'internat déménage dans une nouvelle construction, un vrai petit séminaire, qui recevra jusqu'à 150 élèves, une fois terminé. Un évêque d'Italie, Don Guido, a abandonné son diocèse pour venir travailler comme auxiliaire de Mgr Ungarelli dans notre Prélature. On apprenait dernièrement qu'il se rendait au petit séminaire de Guimaraès, comme recteur ou directeur spirituel. Un grand séminariste italien y est également professeur.

Aux missionnaires de Guimaraès et d'Alcantara, il faut aussi donner le crédit des constructions qu'ils ont aménagées pour leurs oeuvres. Lorsque les premiers Nicolétains débarquèrent à Guimaraès, l'un d'eux, chemin faisant vers l'église, demanda sérieusement ce qu'était la vieille bâtisse près de l'église; on lui répondit que c'était le presbytère. Et c'était vrai. Toutes les maisons: écoles, couvents de religieuses, dispensaires, presbytères, furent aménagées dans des maisons brésiliennes qu'il a fallu rénover ou reconstruire en partie. On a monté une briqueterie pour fabriquer briques et tuiles nécessaires. Il a fallu amener l'eau courante. Durant l'année, il faut pourvoir à la nourriture de la centaine de missionnaires, quand on sait combien il est difficile de se procurer de la nourriture dans cette région, surtout à certaines périodes de l'année.

Une autre construction est en voie d'achèvement: une école d'agriculture bâtie grâce à l'aide de " Misereor" des catholiques allemands. " Misereor" s'est engagé, si ma mémoire est fidèle, à y maintenir un technicien agricole. Toujours dans la ligne des expériences, mentionnons la préparation des candidats à la mission. Jusqu'à l'année dernière, les nouveaux missionnaires de Nicolet arrivaient en mission avec leur seule bonne volonté, se fiant à leurs prédécesseurs pour s'initier à leur travail. Les missionnaires de Sherbrooke et de St-Hyacinthe toutefois passaient quelques mois au sud du Brésil pour étudier la langue avant de commencer leur travail. Il y eut une maison canadienne à cette fin à Belo Horizonte. Il y a quelques années, une maison de préparation missionnaire a été ouverte à Petropolis, près de Rio. Tous les missionnaires qui arrivent au Brésil y reçoivent, s'ils le désirent, une préparation intensive de quatre mois. La maison de Petropolis est semblable à celle de Cuernavaca, au Mexique, sauf que Cuernavaca s'adresse aux missionnaires qui se destinent aux pays de langue espagnole.

Une autre expérience est celle de " Pour un monde meilleur", du P. Lombardi. Cette organisation paraît avoir attiré et réuni toutes les bonnes volontés, les laïcs comme les religieux, spécialement au nord-est brésilien. Un prêtre de Sherbrooke termine à Rome, ce mois-ci, un stage d'études avec le P. Lombardi. Un prêtre de Nicolet étudie présentement le mouvement à Natal, au Brésil. On espère que

sortiront de là une plus grande planification du travail apostolique et une meilleure coopération de toutes les forces vitales, dans un pays où, comme dans toute l'Amérique latine, " les problèmes d'Eglise se trouvent à l'état pur", selon l'expression d'un sociologue belge.

Maison canadienne à São Luis. - Pour résumer ces expériences missionnaires, disons que les nôtres ont cherché à rejoindre le double besoin, naturel et surnaturel, de leurs gens, par les dispensaires et les écoles, par la préparation de catéchistes et de séminaristes. L'un de leurs principaux soucis est la formation de chefs qui, à leur tour, travailleront efficacement au relèvement des leurs. Autour de ces deux pôles d'attraction, d'humanisation et d'évangélisation, nos missionnaires ont fait preuve de beaucoup d'imagination et de charité pour expérimenter bien des moyens afin de rejoindre leurs gens.

Une dernière note concernant leur travail: les missionnaires vivent entre eux une vraie vie d'équipe. Je ne sais pas si c'est le soleil du Brésil ou un phénomène d'osmose de la fraternité brésilienne, mais les missionnaires mènent entre eux une joyeuse vie de famille, réconfortante sur le plan humain et efficace sur le plan apostolique. On pourrait aussi parler du témoignage que les missionnaires apportent au diocèse de Nicolet. Des chroniques publient régulièrement leurs aventures, leurs travaux, leurs espoirs. Le clergé, les communautés religieuses, les écoles du diocèse ainsi que tous les diocésains, invités à soutenir cette oeuvre, manifestent tous un intérêt soutenu au travail de la mission.

III - Faudrait-il abandonner le travail missionnaire en milieu sous-développé au profit des centres dits d'influence?

Le travail accompli dans ce coin du Brésil est énorme, mais il ne représente que quelques gouttes d'eau dans l'océan, si l'on songe aux besoins de tout le pays et de toute l'Amérique latine. Et si l'on regarde objectivement les difficultés dans la région où ont pris naissance les nôtres, au nord-est brésilien: climat équatorial, territoire très difficile à parcourir, population vivant pour une bonne majorité à un niveau infra-humain et n'exerçant aucun rayonnement sur le reste du pays, ne serait-il pas logique de conclure à un gaspillage de forces missionnaires, alors que d'autres oeuvres à travers le pays sembleraient promises à des résultats beaucoup plus visibles à tout point de vue? En d'autres termes, vaudrait-il mieux abandonner le travail missionnaire en milieu sous-développé au profit des centres dits "d'influence"?

Cette tentation subtile vient parfois effleurer l'esprit de certains dans les moments difficiles de la vie missionnaire. Est-il logique de travailler dans un tel milieu, alors que d'autres postes de missions semblent plus rentables? Dernièrement on interviewait à la T.V. un Montfortain de retour de Papouasie. Une question semblable lui était posée sur son travail. Il répondit: " Ce n'est pas logique, mais c'est charitable".

Plusieurs conférences sur le sujet ne videraient pas la question. Le travail en milieu " d'influence", comme dans les universités, les collèges, les grandes villes, à condition qu'il soit bien fait, demeurera toujours un travail essentiel et vital au progrès de l'apostolat. Des Canadiens accomplissent une excellente besogne dans des milieux mieux situés que Guimaraes et Alcantara. Par exemple les Jésuites canadiens à Recife, les PP. de Ste-Croix à leur collège de São Paulo, le diocèse de St-Boniface dans la ville de São Paulo, Ottawa et Mont-Laurier à Marília, avec les Pères et les Frères de St-Vincent de Paul, les FF. du Sacré-Coeur au Minas Gerais, et peut-être que j'en oublie. De même les oeuvres des autres diocèses canadiens en Amérique latine.

Mais pour ce qui est du travail chez les pauvres, ou plutôt chez les miséreux, peut-on, en toute bonne conscience, se contenter uniquement d'un travail par procuration? Ou encore laisser ce travail à quelques communautés spécialisées en la matière, comme les petits Frères ou les petites Soeurs de Jésus ou le Chiffonniers d'Emmaüs?

Dans le contexte actuel de l'Eglise du Concile, le diocèse de Nicolet et ses voisins ne sont pas des francs-tireurs pour tenter auprès des miséreux " une expérience d'évangélisation et d'humanisation", selon l'expression de Dom Helder Camara, ex-auxiliaire de Rio de Janeiro, et maintenant archevêque de Recife, la capitale du nord-est brésilien. Vous avez entendu parler de Mgr Camara et de son zèle pour les pauvres; avec d'autres, il proposa au Concile la création d'un Secrétariat pour l'évangélisation des pauvres. Il écrivit aussitôt aux évêques du Concile, " ses Frères", une lettre pressante au sujet d'un retour à la pauvreté dans l'Eglise.

Encore dans la région du nord-est, on citait l'exemple de Dom Sales: à son arrivée à Natal, où il venait d'être nommé évêque, il fit arrêter les travaux de construction de sa cathédrale, préférant construire d'abord une cité ouvrière. D'autres exemples pris en Amérique latine et un peu partout dans le monde, démontrent bien l'effort gigantesque en faveur des pauvres. C'est toute l'Eglise du Concile qui est saisie du problème de la pauvreté, à l'heure actuelle, à cause de son importance primordiale.

Un peu partout, des problèmes surgissent pour intercéder " pour ceux qui ont tout juste le nécessaire, les petits, les laborieux, les exploités, les opprimés, et, à la limite, les miséreux ", comme l'a écrit le P. Paul Gauthier dans son livre "Les Pauvres, Jésus et l'Eglise".

Dans ce volume, le P. Gauthier ne veut pas s'en tenir uniquement à la conception spirituelle de la pauvreté et du pauvre, mais de façon concrète aux pauvres et à leur rapport avec l'Eglise. Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur brosse un tableau de la condition des pauvres dans le monde en les situant sous les en-têtes des oeuvres de miséricorde corporelle et spirituelle de l'Evangile: " J'avais faim... j'étais malade... j'étais nu..." Et il conclut: " Certes l'Eglise a déjà parlé. Sa charité est innombrable... Mais trop souvent on a fait des oeuvres pour les pauvres. A-t-on assez vécu, souffert et travaillé pour eux? Jésus s'est fait charpentier et a porté la croix. Il a habité avec les hommes, travaillé avec eux. Il a parlé le langage simple de l'Evangile..." Dans une annexe à ce livre sont cités quelques extraits du Cardinal Lercaro au Concile, exhortant les Pères "à se montrer dociles au plan de la divine Providence, en affirmant et en revendiquant la primauté de l'évangélisation des pauvres".

Dans le concret, il reste à adapter cette charité authentique pour qu'elle soit viable pour des missionnaires diocésains. Ces derniers font-ils vraiment le poids? Le travail chez les miséreux demande une bonne formation spirituelle, sociologique, catéchétique. Le standard de vie des missionnaires doit être acceptable par le milieu où ils vivent. Leur vie d'équipe doit s'intégrer dans une pastorale d'ensemble.

Je ne dirai pas que la mission diocésaine de Nicolet au Brésil atteint parfaitement cet idéal, mais le travail semble très bien commencé et met beaucoup de pain sur la planche pour les années à venir. Si un jour les hasards de votre route vous mènent du côté de Maranhão, prenez le temps d'arrêter et de vous rendre à Alcantara et Guimaraës. Vous y serez les bienvenus.

Abbé Dancause - Nicolet.